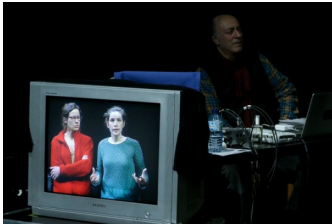




## Le journal ne commence pas à 20 heures au Théâtre de la Bastille



© Pierre Volot

Le collectif d'acteurs L'Avantage du doute met en scène au Théâtre de la Bastille les affres de la rédaction d'une chaîne de télé. Interrogeant notre rapport aux images, les cinq comédiens font exploser avec jubilation le cadre du théâtre autant que celui des médias.

De *Network* de Sidney Lumet (1976) au récent *Night Call* de Dan Gilroy (2014), les égarements de l'information télévisée hystérisée par les normes dominantes de la rentabilité, de l'audience et du spectaculaire, forment un motif récurrent du cinéma contemporain.

Le champ des sciences sociales, de Bernard Stiegler à Marie-José Mondzain, reste aussi traversé de part en part par la critique des médias autant que la réflexion sur la circulation des images et leurs effets sur nos esprits saturés. A cette mainmise des médias sur les imaginaires contemporains, le théâtre, lui-même, ajuste, par essence, sa riposte salutaire, en serait-ce qu'en extirpant, le temps de la représentation, les spectateurs de leur hypnotique attachement aux écrans qui les poursuivent jour et nuit, comme l'analysait Jonathan Crary dans son essai 24/7.

Dans leur nouveau spectacle, *Le bruit court que nous ne sommes plus en direct*, le collectif L'Avantage du doute s'inscrit dans ce geste théâtral primitif qui libère les regards de l'addiction aux images. Mais plus que cela, il profite du plateau du Théâtre de la Bastille pour prendre à la lettre la réflexion contemporaine sur les médias et en faire l'objet même d'une interrogation vivifiante et fébrile.

Que faire du pouvoir de la télévision et des médias dans nos vies chahutées ? Comment ajuster un discours critique contre eux tout en assumant notre dépendance et notre servitude volontaire à leur égard ? Comment associer surtout ce projet réflexif au cadre d'un plateau de théâtre ? Comment articuler le questionnement et le jeu ?

Tout en se préservant de toute approche didactique, qui risquerait d'assécher un discours souvent simpliste et caricatural dès que l'on évoque ces sujets (les médias, ces monstres froids), les cinq formidables comédiens du collectif – Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Simon Bakhouché, Nadir Legrand – jouent à fond (de câble) le jeu de la télévision, en exposant sur scène les discussions internes de la rédaction d'"Ethique-TV".

Face au public, les vrais-faux journalistes de cette (idée de) web-télé suivie par 50 pauvres internautes proposent les sujets qu'ils voudraient réaliser, confrontent leurs points de vue, souvent discordants. Chaque acteur/journaliste lutte par la parole pour défendre son sujet, au risque du malentendu et de la discorde.

### Entre éthique et marketing



[Visualiser l'article](#)

Quel intérêt ou quelle urgence y a-t-il à parler du groupe de lobbyistes, le Cercle de l'industrie, créé par Dominique Strauss-Kahn en 1993, alors que tout le monde ne s'intéresse qu'à ses frasques sexuelles ? Pourquoi ne pas prendre au sérieux une interview intéressante de Mylène Farmer, au prétexte qu'elle est publiée dans *Paris Match* ? Comment accorder du crédit à des journaux dont les propriétaires sont tous les mêmes ? Faire de l'information, est-ce satisfaire les attentes d'une opinion commune ou est-ce prendre à rebours ces aspirations formatées ? Entre ascétisme et mimétisme, où faut-il ajuster son écriture ? La liberté des médias est-elle réductible aux désirs des spectateurs ?

A tous ces dilemmes, dont la matrice est la tension entre une règle éthique et les concessions qu'elle autorise, les comédiens-journalistes se livrent à un exercice jubilatoire, à la fois plein et délié, souvent très drôle (le "moment Mondzain" au cours du journal, l'art florissant de la parole journalistique...). Dans le décor un peu brinquebalant d'une chaîne sans ressources, le club des cinq joue à faire de la télé, ou plutôt de l'anti-télé, tant les codes et les désirs convoqués relèvent d'une utopie absolue.

Plutôt que de montrer patte blanche en annonçant le journal télévisé, l'animateur montre "patte noire" : il détourne la règle de la politesse ritualisée et du discours vide pour revendiquer une parole forte, sincère, sensible. Les affects s'immiscent partout dans cette télévision improbable, comme si le motif même de son utopie tenait précisément à sa façon de se laisser envahir par le sensible.



© Pierre Volot

C'est-à-dire l'idée que chacun se fait de sa propre existence, le désir que chacun projette dans l'art de recréer de la civilité pour neutraliser la violence du monde. Fidèles à la démarche de leurs spectacles précédents (*La Légende de Bornéo*, *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*), "L'avantage du doute" entremêle dans la construction de son récit le politique et l'intime, comme si l'un conditionnait l'autre. La réflexion de départ sur la nature des images et de l'information dérive naturellement vers des horizons plus secrets : penser les images, c'est aussi se situer subjectivement dans le monde.

### Exploser la télé

Pris dans ce dispositif théâtral, qui n'est lui-même que l'image détournée d'un dispositif télévisuel, chaque comédien déstabilise tour à tour une machinerie suffocante. Comme dans le dernier plan de *Zabriskie Point* d'Antonioni, la télé explose littéralement, dans une confuse et libératoire destruction d'un cadre. Le cadre de la télé, des écrans, de la politique, des souvenirs, où tout ne fait que s'accélérer, s'abîmer, sans horizon, dans un chaos sans suite.

Au fil des évolutions d'une télé de moins en moins éthique depuis qu'une spécialiste du marketing (une "community manager" offensive) en a pris les rênes, l'énergie de chacun s'amenuise. A l'idée politique d'une télé nouvelle se substitue la réalité pathétique de blessures anciennes. Chaque comédien confie des blessures personnelles (une rupture amoureuse, le deuil d'un père, l'impossibilité de faire un enfant...). L'exercice de déconstruction des normes dominantes des médias auquel se livrent les comédiens débouche



[Visualiser l'article](#)

au fond sur la destruction de leur propre dispositif : l'important, c'est de tout changer, de faire une pause dans le flux ininterrompu des images, pour repenser à soi autant qu'au feuilleton de l'actualité, de repenser ce qui se joue entre les images et nous, entre le spectacle vain et le spectacle plein. Si "le bruit court que nous ne sommes plus en direct", c'est que le plateau de la télévision éthique sombre sous le poids de ce qui s'oppose à elle – les intérêts, le cynisme, la marche des affaires...

Nous ne sommes plus en direct, mais nous sommes directement reliés à nos affects et nos doutes : tout ce que la télé ne saurait déployer par elle-même, à moins de tenter d'y faire vibrer un souci éthique. L'avantage de ces doutes, qui flottent ici entre farce et drame, c'est qu'ils résonnent intensément en nous, plus longtemps que le souvenir des images qui s'effacent dans l'accélération de leur circulation agitée et vide.

***Le bruit court que nous ne sommes plus en direct***, par le collectif *L'Avantage du doute* *Théâtre de la Bastille*, du 7 au 16 janvier à 20h, du 18 au 29 janvier à 21h, relâche les dimanches